

Les idéologies comme phénomènes géographiques

Vincent Berdoulay

Volume 29, numéro 77, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021718ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021718ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berdoulay, V. (1985). Les idéologies comme phénomènes géographiques. *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 205–216.
<https://doi.org/10.7202/021718ar>

Résumé de l'article

Par-delà la dénonciation de l'idéologie dans le travail du géographe, il est possible d'élaborer une phénoménologie des idéologies comme objets géographiques. En tant que pratiques, elles sont constitutives de la vie sociale et productrice des significations qui président aux rapports de l'homme à son milieu. Elles tirent leur intérêt de leur relative autonomie et de l'initiative humaine qui s'y exprime. Certains thèmes de recherche s'en trouvent régénérés. L'étude des conflits spatiaux échappe aux tendances fonctionnalistes qui la caractérisent souvent. La production de sens qui émane des idéologies permet d'identifier des groupes humains et des espaces dont l'unité est voulue et construite. Enfin les totalités ainsi chargées de sens sont plus facilement repérables par l'identification des finalités inscrites dans toute idéologie.

LES IDÉOLOGIES COMME PHÉNOMÈNES GÉOGRAPHIQUES

par

Vincent BERDOULAY

*Département de géographie
Université d'Ottawa, Ottawa*

RÉSUMÉ

Par-delà la dénonciation de l'idéologie dans le travail du géographe, il est possible d'élaborer une phénoménologie des idéologies comme objets géographiques. En tant que pratiques, elles sont constitutives de la vie sociale et productrices des significations qui président aux rapports de l'homme à son milieu. Elles tirent leur intérêt de leur relative autonomie et de l'initiative humaine qui s'y exprime. Certains thèmes de recherche s'en trouvent régénérés. L'étude des conflits spatiaux échappe aux tendances fonctionnalistes qui la caractérisent souvent. La production de sens qui émane des idéologies permet d'identifier des groupes humains et des espaces dont l'unité est voulue et construite. Enfin les totalités ainsi chargées de sens sont plus facilement repérables par l'identification des finalités inscrites dans toute idéologie.

MOTS-CLÉS : Idéologies, autonomie, initiative humaine, sens, finalités.

ABSTRACT

Ideologies as Geographical Phenomena

Beyond the unveiling of ideological bias in geographic research, it is possible to do a phenomenological analysis of ideologies as geographical phenomena. As a set of practices, they are an integral part of social life and they produce meanings which are essential to the relationships between man and his environment. The advantage of studying ideologies come from their relative autonomy and from the human initiative which they express. Consequently, some research themes may be developed. The study of locational conflicts may avoid the pitfalls of its widespread functionalist bias. The production of meaning by ideologies also allows the identification of human groups and spaces, whose unity is wanted and built by themselves. Finally, it becomes easier to circumscribe such meaning-loaded totalities, as it is possible to identify the goals present in any ideology.

KEY WORDS : Ideologies, autonomy, human initiative, meaning, goals.

*

*

*

L'abondance de travaux récents dénonçant l'idéologie dans la pensée géographique fait contraste avec le peu d'intérêt que la question semblait soulever il y a encore peu de temps, mais traduit le droit de cité que cette préoccupation vient d'acquérir chez les géographes. En ce sens, la géographie participe d'un même

mouvement qui anime les sciences depuis la dernière guerre mondiale. De par son intérêt pour l'activité humaine, la connaissance géographique se trouve devant la difficulté, caractéristique des sciences de l'homme, de traiter d'un objet qui est aussi sujet. Ainsi, les géographes sont confrontés à une tâche importante que l'on ne saurait contester : celle de saisir les manifestations de l'idéologie dans leur discours. Cependant peu de géographes semblent s'intéresser aux idéologies comme phénomènes géographiques, c'est-à-dire comme objets d'étude de la géographie¹.

Nous voulons précisément attirer ici l'attention sur cette question qui nous a semblé trop longtemps négligée. Dans l'état actuel de la réflexion en ce domaine, nous ne pouvons prétendre guère plus que jeter quelques jalons devant servir de base à des discussions et études plus approfondies. Nous tâcherons d'abord de justifier le principe et la démarche d'une telle entreprise, puis nous essaierons, à travers certains thèmes, d'en suggérer la portée pour la recherche géographique. Notre but n'est donc pas de lancer des propositions qui accoucheraient d'une théorie de l'idéologie caractérisant l'activité du géographe — but d'ailleurs légitime, que nous ne remettons pas en question —, mais plutôt de préciser les conditions épistémologiques et l'intérêt de l'étude géographique des idéologies.

PROBLÈMES ÉPISTÉMOLOGIQUES DANS LA CONCEPTION DES IDÉOLOGIES

Comme Claval le rappelle, le courant inspiré directement de la critique de l'idéologie chez Marx et Engels a eu tendance à s'attacher « au caractère illusoire des justifications idéologiques » (1979a, p. 3). On est en droit de s'interroger sur le pourquoi de cette limitation. Il semble qu'il faille en chercher la réponse dans la façon d'aborder ce que constitue l'idéologie et, donc, s'élever au niveau épistémologique. Les points que nous allons évoquer s'inscrivent dans un mouvement historique qui a conduit de la conception de l'idéologie comme représentation à celle de l'idéologie comme pratique.

L'autonomie des idéologies

La conception, très répandue à une époque, de l'idéologie comme simple représentation doit beaucoup au marxisme. Marx lui-même n'ayant pas développé une théorie de l'idéologie, ses observations éparées sur le sujet ont souvent conduit à une interprétation selon laquelle l'idéologie ne serait qu'un « reflet » de la société qui la produit (Fossaert, 1983, p. 22-28 et 43-44). Ainsi, d'une façon très schématique d'abord, « une idéologie est un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historiques au sein d'une société donnée » (Althusser, 1977, p. 238). De plus, il s'agit de conceptions sociales qui expriment les intérêts d'une classe déterminée. Celle-ci se sert de l'idéologie qu'elle produit pour assurer sa domination sur les autres classes : la classe dominante se maintient si la classe dominée accepte l'idéologie qui justifie les rapports sociaux du moment (McCarney, 1980). Il en découle que l'idéologie peut être interprétée comme une fausse conscience ; elle a alors un caractère de fausseté.

Il en est aussi ressorti un déterminisme mécanique de l'infrastructure sur la superstructure (dont l'idéologie). Celle-ci perd alors non seulement toute autonomie

mais aussi tout pouvoir explicatif (Althusser, 1977). Elle est même un obstacle à la connaissance dans la mesure où on insiste sur son rôle de déformation de la représentation des rapports de production. C'est ainsi qu'elle a été opposée à la science : celle-ci se voit assigner le but de révéler l'existence des idéologies et d'en exposer l'impact de façon à montrer la réalité des rapports sociaux. Il est en effet facile de trouver des arguments en faveur d'une opposition radicale entre la démarche idéologique et la démarche scientifique (Althusser, 1970 ; Baechler, 1976 ; Buis, 1971). On peut mentionner notamment que l'idéologie se présente comme une vérité à travers des séries d'affirmations et de recours au bon sens. Elle ne s'offre ni à la vérification ni à la réfutation selon des règles éprouvées comme dans le cas des énoncés scientifiques. Au fond, de par sa forme apodictique, elle ne vise pas à être discutée ; elle vise l'action, l'efficacité, et son succès est en fait son véritable critère d'évaluation.

Si on peut ainsi, et à juste titre, opposer l'idéologie à la démarche critique de la science, une telle approche risque toutefois de limiter les bénéfices scientifiques que l'on peut tirer du concept d'idéologie. En effet, à trop récuser la démarche de l'idéologie pour mieux mettre en valeur celle de la science, on risque de tomber dans un positivisme étroit. Les travaux récents sur la science montrent que celle-ci est une activité cognitive et sociale où des préconceptions déterminées par le contexte du moment aboutissent au niveau épistémologique². Il y a toujours quelques valeurs qu'on ne discute ou ne prouve pas dans la science tout comme dans l'idéologie. La possibilité de réfutation qui devrait démarquer la science de l'idéologie prend toute sa portée au sein d'un « paradigme » ou de la « science normale » — pour employer la terminologie de Kuhn — mais devient beaucoup plus difficile, sinon impossible, entre « paradigmes » (Kuhn, 1972 ; Harding, 1976). Il ne faut donc pas exagérer l'opposition que l'on peut établir entre idéologie et science et garder à l'esprit que celle-ci conserve certaines similarités avec celle-là.

Par conséquent, la responsabilité conférée à l'idéologie de déformer la représentation d'une réalité qui serait plus fondamentale doit être nuancée, ou plutôt circonscrite. En perdant ce caractère nécessaire de fausseté, elle ne peut plus être conçue comme simplement déterminée par l'infrastructure. On doit lui reconnaître une autonomie. Même Althusser (1976) en arriva à cette opinion, notamment à la suite de son examen du jeu des surdéterminations au sein de la société.

Le problème de l'autonomie peut être précisé grâce à une distinction qu'Althusser avait faite et qui est développée par Fossaert (1983, p. 47-56). Ainsi « l'idéologie en général », qui exprime la fonction de représentation commune à toutes les sociétés, se distingue de ses diverses manifestations concrètes : « les idéologies ». Celles-ci, dans leur diversité, sont des systèmes d'idées qui s'inscrivent dans la « matière idéologique propre à une société donnée, à un moment donné de son développement », c'est-à-dire à l'intérieur du « discours social total » (*ibid.*, p. 48). On se rend compte alors que si celui-ci est en prise directe avec l'histoire et la structure globale de la société, les diverses idéologies conservent par rapport à lui un grand degré d'autonomie et répondent en bonne partie à leur logique interne. Or, c'est de cette autonomie des diverses idéologies que le présent article tente de tirer profit pour la géographie.

L'initiative humaine dans les idéologies

Nous avons déjà rappelé l'importance du courant qui a accordé à l'idéologie un caractère illusoire. À trop vouloir le mettre en évidence, les sciences humaines ont

souvent été conduites à voir dans l'idéologie « un résidu de leur propre entreprise », comme l'exprime bien F. Dumont (1974, p. 8). Cette approche a eu pour effet, quand ces sciences se sont tournées vers les idéologies comme objets de recherche, de dévaloriser le phénomène en s'attachant à montrer en quoi il différerait d'une « réalité » qui le fondait. Elles se sont donc trouvées dans une impasse : le dénigrement de l'idéologie justifie leur projet mais crée un point de vue normatif préjudiciable à l'étude des idéologies. Celles-ci sont en effet délimitées de l'extérieur, et non en fonction de leur nature propre. C'est ce qui a encouragé certains chercheurs à persévérer dans le questionnement de cette conception de l'idéologie comme simple représentation d'une réalité qu'elle masque ou déforme (Ansart, 1974; Dumont, 1974; Balandier, 1971). Parce qu'elles recoupent toutes les sphères de l'expérience humaine où celle-ci est pensée, vécue et construite, elles n'apparaissent pas seulement comme des représentations mais aussi, et avant tout, comme des pratiques. Si ces auteurs rejoignent les recherches précédemment citées où les idéologies sont partie intégrante de la réalité, dont elles ne sont qu'une forme, ils mettent l'accent sur l'activité du sujet.

La pensée sociologique — et structuraliste — a souvent cherché à séparer nettement l'étude de la société de celle de la nature ou bien du sujet. Récemment, Fossaert (1977, 1983) a réitéré la nécessité d'introduire une coupure radicale entre ces « ordres de réalité » et les sciences qui s'y attachent. C'est pour cet auteur une façon d'échapper au fait qu'en sciences sociales l'objet d'étude est aussi sujet. Fossaert fonde donc son approche des idéologies sur l'élaboration exclusive d'une théorie de la société.

Quelle que soit la position que l'on prenne vis-à-vis ce postulat épistémologique et méthodologique, il ne constitue pas une exigence pour la géographie. Si elle lui est parfois sensible, c'est pour éviter tout réductionnisme ou déterminisme mécanique. Mais l'histoire de la géographie montre qu'elle a pu tirer parti d'une prise en compte du sujet à travers, notamment, les thèmes de la perception, des attitudes et du vécu (Dardel, 1952; Frémont, 1976; Tuan, 1974). Quant au rapport à la nature, il est une des sources de vitalité de la pensée géographique à travers les âges (Glacken, 1967; Berdoulay, 1983). Évidemment, le social peut paraître privilégié par les géographes, mais l'objectif est de le spatialiser pour mieux saisir la relation homme-milieu (Claval, 1973; Sack, 1981). Comme l'illustre A. Gilbert (1984) à partir du cas de Québec, la composante spatiale des idéologies renforce leur autonomie et leur capacité de prendre en charge les sens divers que les urbains confèrent à leur milieu.

La prise en compte du sujet réintroduit, à côté de la dimension cognitive de l'idéologie, sa dimension affective. Celle-ci permet de montrer comment les passions se déchainent, comment s'intériorisent les messages et se mobilisent les énergies, comment, en somme, les sujets appréhendent leur propre expérience (Ansart, 1980). Les idéologies sont alors aux prises avec l'imaginaire social qu'elles expriment en partie (Dumont, 1974, p. 48; Castoriadis, 1975). Tel le langage pour le sujet, l'idéologie apparaît comme outil d'expression, mais aussi comme productrice de signification (Dumont, 1974, p. 39-40).

C'est cette perspective qui est ici défendue. Le problème en géographie est en effet de dépasser les limites d'un structuralisme qui ne tient pas compte de l'activité du sujet, sans toutefois refuser tout rôle déterminant aux structures (Gregory, 1978). Les processus qui lient l'existence sociale à la conscience sociale, et qui relèvent de l'expérience, sont laissés de côté par l'analyse structuraliste (Thompson, 1978). Or les idéologies expriment de quelle façon cette expérience est appréhendée. En tant que pratiques, elles confèrent un sens aux rapports vécus de l'homme à la société, mais

également de ceux-ci à la nature. Les idéologies sont un lien de médiation des rapports homme-milieu. Là se tissent les stratégies d'action et s'établissent les sens attribués aux paysages.

De par leur relative autonomie, les idéologies peuvent faire l'objet d'études géographiques. En outre, par la prise en compte du sujet, elles rétablissent l'initiative humaine à une place qui n'est ni trop excessive ni trop limitée face aux déterminations structurelles. Ainsi, la critique des idéologies au sein des théories géographiques doit-elle se doubler d'une phénoménologie — qui peut aussi être critique — des pratiques idéologiques des groupes sociaux. La géographie peut s'attacher à montrer comment les idéologies se constituent et comment elles fonctionnent.

THÈMES DE RECHERCHE

Il est impossible de dresser ici un tableau des études géographiques que permet cette façon d'appréhender les idéologies. Donc, plutôt que de suggérer une longue liste de « recherches à faire », il nous a semblé plus opportun de souligner certains points où cette approche apporte une vision nouvelle à la recherche géographique. On aurait pu faire un inventaire des fonctions de l'idéologie ou de celui de ses champs d'application et examiner leur correspondance géographique, mais on aurait ainsi suggéré que l'étude des idéologies ne constitue qu'un chapitre de la géographie. L'approche que nous défendons tente plutôt, grâce aux idéologies, de renouveler les problématiques de la recherche géographique empirique. Nous avons retenu trois thèmes clés qui suggèrent comment la géographie peut s'enrichir en considérant l'idéologie comme l'une de ses préoccupations.

Les limites du fonctionnalisme dans l'étude des conflits spatiaux

En tentant de faire l'étude positive des idéologies, on a généralement mis l'accent sur les fonctions qu'elles remplissent. L'identification de celles-ci peut en effet constituer une première ébauche de repérage de l'idéologie comme objet géographique. Par les discours qu'elles produisent, les idéologies ont notamment une *fonction de ralliement* ; elles visent à assurer l'accord des consciences et constituent souvent un instrument privilégié du pouvoir qu'elles légitiment et dont elles assurent l'emprise territoriale (Claval, 1978). On a ainsi fait remarquer que ces fonctions pouvaient servir à surmonter des tensions aussi bien aux niveaux social, culturel ou politique (Geertz, 1964 ; Ansart, 1977). Les idéologies opèrent donc dans un contexte conflictuel.

Or l'étude des conflits à caractère spatial est un thème important de la géographie. Mais les idéologies ne sont pas ou peu utilisées lors de la « modélisation » des situations étudiées. L'accent est mis surtout sur les causes spatiales et structurelles des conflits ainsi que sur les rivalités de pouvoir (Cox et Reynolds, 1974 ; Dear, 1974 ; Harvey, 1973). Ces considérations ont l'avantage d'expliquer la répartition des conflits dans les zones urbaines notamment (Cox, 1973 ; Janelle et Millward, 1976 ; Castells, 1972). On pourrait alors greffer à ces études une analyse des facteurs favorisant l'apparition des idéologies.

Cependant, c'est de l'extérieur que ces démarches définissent les conflits et, par implication, les idéologies. Ces dernières ne peuvent alors être expliquées que par

l'analyse d'une réalité qui en serait séparée, ce qui revient à les reléguer au niveau de la simple représentation. Leur autonomie s'en trouve niée ou dévalorisée. Ce sont là précisément les limites d'une approche fonctionnaliste.

D'une part, les idéologies ne sont pas seulement les résultantes, les effets de conflits ouverts ou latents entre entités pré-constituées. Celles-ci se construisent aussi à partir d'idéologies qui leur pré-existent. Les unes traversent les autres et inversement. Qui plus est, les idéologies sont génératrices de conflits tout comme elles peuvent être une réponse à des tensions (Chazel, 1980). L'analyse des conflits spatiaux peut ainsi être complétée et renouvelée en partant d'une phénoménologie des idéologies comme lieu de constitution des entités impliquées.

D'autre part, les idéologies ne sont pas l'apanage des groupes dominants. Le discours, en effet, est source de pouvoir, et pas seulement l'inverse. Les idéologies, par leur composante discursive, interprètent la situation sociale; elles désignent ce qui est significatif et tentent de l'imposer à la société. Elles jouent ainsi un rôle d'interprète des pratiques sociales en arrêtant, en fixant les rapports de signification entre les hommes et les choses. On retrouve ici l'idéologie en tant que langage mais son caractère se trouve précisé. Le discours idéologique, en voulant légitimer certaines pratiques sociales, s'oppose et vise à censurer les discours concurrents. Le pouvoir et son corollaire, la contrainte, sont ainsi inscrits dans la pratique idéologique. Celle-ci sert donc de révélateur du pouvoir du langage, et du langage du pouvoir; deux phénomènes liés, constamment à l'œuvre dans la société et que la géographie ne peut négliger ni approfondir séparément.

C'est pourquoi le postulat de la propriété du pouvoir, critiqué par Foucault (1975), doit être évité dans l'étude des idéologies. Insister sur l'existence exclusive d'une « idéologie dominante » telle que définie par Althusser revient à dévaloriser le caractère de pratique, de multiplicité et de concurrence que possède l'idéologie en tant que langage ou mode d'expression. C'est d'ailleurs souvent par l'intermédiaire de l'idéologie que des groupes dominés peuvent intervenir dans la société et ainsi modifier à leur profit l'ordre établi (Maffesoli, 1975). En effet, cette relative disjonction entre le champ du langage idéologique et le matériau qu'il informe sélectivement permet l'élaboration de stratégies diverses de la part des groupes sociaux. Il est alors intéressant de se pencher non seulement sur le rôle de ces stratégies mais aussi sur leur contenu, ce qui renvoie aux questions de la signification et de la finalité.

La signification : entre culture et paysage

De par ses fonctions de ralliement et de désignation des choix à faire, l'idéologie implique des valeurs. Or on sait qu'elle est manipulée, qu'elle peut servir à masquer certaines pratiques au profit d'autres. Qui plus est, certains préfèrent une idéologie sans y croire totalement. Ceci met en évidence que l'idéologie peut être à la fois vécue comme ensemble de valeurs et manipulée comme ensemble d'objets. Elle est en même temps valeur et objet. Cette remarque souligne qu'un groupe social doit se constituer dans une structure de sens. Or c'est précisément l'idéologie qui est productrice du sens collectif. C'est donc dans la pratique que s'ancre celui-ci.

L'étude des idéologies nous rapproche ainsi de la géographie culturelle et des systèmes de croyances (Deffontaines, 1978; Sopher, 1967; Büttner, 1976) et permet de la renouveler. C'est en effet dans la culture que l'homme trouve le sens qu'il donne à sa vie. Mais celui-ci ne peut être atteint par l'étude de la culture prise globalement,

surtout dans nos sociétés modernes. C'est d'ailleurs ce qui fait qu'une géographie culturelle fondée sur l'étude de la projection des cultures sur l'espace est de peu d'utilité. En fait, le sens qui émerge au niveau d'un groupe social provient de la pratique idéologique qui réunit dans une structure signifiante des éléments divers de la culture globale. On assiste ainsi à un véritable « bricolage », comparable à celui qui caractérise l'activité mythique (Lévi-Strauss, 1962 ; Dumont, 1974, p. 106-112). Il y a un détournement de divers éléments constitutifs d'une culture au profit de l'enjeu idéologique. Le même processus peut s'observer entre codes culturels relativement différents. C'est le cas, par exemple, des idéologies visant à défendre ou promouvoir le Commonwealth britannique, ou bien une communauté francophone ou ibéro-américaine.

Ce qui est intéressant dans ce type de processus, c'est qu'il repose clairement sur une pratique consciente. C'est d'ailleurs par là qu'on peut le mieux distinguer le bricolage idéologique de celui qui fonde les mythes dans les sociétés traditionnelles (*ibid.*). Le groupe soutenant une idéologie pose lui-même le sens de ses actions, plutôt que de le recevoir, déjà constitué, de la culture globale à laquelle il appartient. Par la pratique idéologique, l'unité de la culture est actualisée pour les besoins des groupes sociaux correspondants. L'idéologie et la culture participent ainsi de la même démarche associant objets et valeurs. Comme l'a bien montré Dumont (1968), la culture est « distance » entre la praxis et les valeurs. En d'autres termes, il y a un « dédoublement » dans la culture : le sens est enraciné dans la praxis quotidienne, mais il est aussi inscrit dans un avenir vers lequel tendrait la société. Le même processus se retrouve dans la pratique idéologique. D'une part, le discours idéologique s'enracine dans la praxis culturelle et, d'autre part, il désigne des valeurs qui orientent l'évolution future. La différence principale entre les deux processus est encore que le second est plus conscient de ses procédés de construction et s'offre ainsi plus facilement à l'étude.

C'est le même genre de distinction qui anime les réflexions de Bourdieu (1972, 1980) sur l'*habitus*, considéré comme l'ensemble des dispositions à agir, penser, percevoir et sentir d'une certaine façon. Ces dispositions, quoique apprises, sont très intériorisées. Les *habitus* constituent donc des « schèmes générateurs de pratiques » et sont assimilables à la culture. Ainsi tout individu possède un potentiel de pratiques adaptées à l'avance à un grand nombre de situations et dont le caractère allant-de-soi n'est pas mis en question. C'est le monde dont relèvent de nombreuses préoccupations philosophiques et géographiques (Ley, 1977 ; Buttimer, 1976). De lui se démarquent alors nettement les stratégies, conscientes et délibérées, qui doivent être élaborées par l'individu pour faire face à toute situation pour laquelle l'*habitus* ne fournit pas une réponse automatique. Et c'est bien là que se retrouve l'intérêt de l'étude des idéologies comme moyen pour saisir ce que certains ont qualifié de « pratiques novatrices » et de « pratiques émancipatoires » qui sont à l'œuvre dans la société (Remy, 1978 ; Rioux, 1978).

Ces considérations aident à mieux aborder la question de l'espace vécu ou de l'espace social en géographie. Dans les sociétés modernes, la quête du sens aboutit souvent à la valorisation de territoires d'échelles diverses qui vont du quartier aux ensembles multinationaux (Frémont, 1976 ; Tuan, 1974 ; Claval, 1979b ; Bélanger, 1982-83). Les idéologies opèrent cette valorisation, cette véritable création d'espaces (Morissonneau, 1978 ; Ley, 1980). Ceux-ci ont chacun leur unité, mais il s'agit d'une unité qui est posée, voulue, construite. Une telle étude géographique des pratiques idéologiques doit donc recouvrir celle des paysages culturels, sociaux, économiques et politiques, mais aussi celle des valeurs qui leur font écho. Dans le processus de

dédoublément qui caractérise l'idéologie, l'énonciation des valeurs ultimes fait souvent recours à l'histoire des idées (Glacken, 1966). On est ainsi conduit à traiter de la question de la finalité.

La question de la finalité

Qui veut traiter de la finalité échappe difficilement à la question de la totalité. Ce sont en effet deux concepts qui ont toujours hanté les sciences et qui continuent notamment à sous-tendre certains débats qui animent les sciences humaines. Ces deux concepts sont liés en ce sens qu'une totalité s' imagine difficilement sans fins et, inversement, une finalité qui ne s'appuierait pas, ou n'aboutirait pas à une ou des totalités peut difficilement se concevoir. Si on cite pêle-mêle les termes d'organicisme, fonctionnalisme, culture, théorie des systèmes, vitalisme, on voit que totalité et finalité sont les concepts clés qui leur servent de dénominateur commun. Bien que mal vues du positivisme, ces considérations n'en furent pas moins remises en valeur récemment (Morin, 1977). Les mêmes questions, bien que rarement rendues explicites, se retrouvent dans la pensée géographique passée et présente (Stoddart, 1967 ; Santos, 1978 ; Hard, 1973 ; Glacken, 1967).

Pour s'en tenir seulement à la question de l'idéologie, les pages précédentes ont souligné que celle-ci vise précisément à créer une structure de sens, à établir donc une totalité. C'est d'ailleurs pourquoi une phénoménologie des idéologies est justifiée de façon à montrer comment se constituent, dans l'expérience, des totalités chargées de sens. Et ce, face à un positivisme qui se refuse à rendre compte des totalités ancrées dans l'expérience.

Dans l'analyse des rapports homme-environnement, on a déjà senti le besoin de dépasser une approche strictement mécaniste en faisant appel aux notions de système, de comportement intentionnel et de finalité (Berry, 1973 ; Racine, 1977 ; Isnard, 1978 ; Turco, 1982). Cette nouvelle causalité systémique en ce qui concerne les affaires humaines repose en effet sur des boucles de rétroaction où interviennent les valeurs et objectifs collectifs. Mais comment définir ces valeurs ou objectifs ainsi que ces systèmes ?

Il y a donc moyen, par l'intermédiaire du phénomène observable de l'idéologie, d'identifier et d'analyser des totalités construites par les hommes eux-mêmes et non définies *a priori* par le scientifique. Cette démarche repose sur la reconnaissance de l'existence du projet contenu dans la pratique idéologique — ce qui implique valeurs, fins, et aussi plan d'action (Bureau, 1977 ; Lando et Zanetto, 1978). Les idéologies ont en effet une fonction de désignation des objectifs et des choix à faire. Elles sont prospectives en même temps que prescriptives. Elles sont un type de rationalité, lié à l'action, qui élimine l'incertitude du futur. Les buts ainsi exprimés dans le discours idéologique permettent de parler de la finalité des totalités ainsi construites. Et c'est précisément cette finalité qui peut aider à circonscrire les totalités. Pour reprendre un parallèle avec la vision systémiste des sociétés, c'est « l'intentionnalité » ou « quasi-intentionnalité » d'un système social qui permet précisément d'en définir le degré de clôture (Barel, 1973). Les « territoires » ainsi repérés où se constituent les totalités n'ont pas nécessairement des limites étanches mais peuvent offrir des interdépendances de type hiérarchique ou topologique, le « territoire » d'une pratique servant à légitimer plus ou moins directement celui d'une autre (Turco, 1982 ; Bonnemaison, 1981). Il s'ensuit toute une stratégie des frontières dans la pratique idéologique. La

géographie des formations sociales ou socio-géographiques gagnerait ainsi en finesse.

Dans une démarche qui serait quelque peu d'inspiration phénoménologique, il serait inapproprié de ne pas examiner la structuration de l'espace par l'idéologie sans faire référence au temps. Comme suggéré plus haut, l'idéologie structure aussi le temps. En fait, et c'est peut-être là le plus intéressant, on observe des phénomènes de substitution, ou de compensation, entre l'espace et le temps dans la façon qu'a l'idéologie de penser ces deux dimensions (Laponce, 1975a). Dans son entreprise de constitution ou d'appropriation du temps et de l'espace, le discours idéologique privilégie certains lieux et certains événements. Or l'accent, selon le cas, est mis soit sur les uns, soit sur les autres. Dans le cas où le temps est privilégié, il est possible de penser que le discours idéologique a du mal à se constituer dans l'espace, à se l'approprier — le foisonnement des idéologies marxistes dont la spatialité n'est pas toujours évidente est peut-être un exemple de ce phénomène. Inversement, l'accent semble être mis sur l'espace, sur son contrôle, quand le temps échappe à la pratique idéologique. Ceci se retrouve dans les régionalismes « anti-assimilationnistes » dans des zones qui pensent perdre le contrôle de leur évolution. De même, la rigidité de l'idéologie officielle dans de nombreux régimes totalitaires — exprimant ainsi leur contrôle du temps — ne ferait-elle pas écho à leur difficulté de contrôler l'espace ? De telles hypothèses ne sont énoncées ici, à titre d'exemples, que pour évoquer le type de réflexion que la prise en charge de l'espace et du temps par la pratique idéologique peut apporter à la géographie.

Mais une phénoménologie de l'activité idéologique nous conduit aussi à nous pencher sur la façon de structurer spatialement le discours. Les métaphores du discours idéologique ont en effet elles-mêmes leur spatialité. Son étude, dans la voie ouverte par Carl Jung, Gaston Bachelard ou Mircea Eliade, révèle des archétypes spatiaux, dont la généralité peut en effet faire douter de leur fondement purement culturel (Laponce, 1975b).

Ainsi, l'étude des finalités inscrites dans les idéologies permet de mieux définir les groupes sociaux au comportement « orienté », les espaces qu'ils intègrent dans leur pratique idéologique et, par là-même, de mieux comprendre les rapports entre un groupe et son milieu.

CONCLUSION

Les pages qui précèdent ne visaient qu'à suggérer la possibilité et l'intérêt d'accorder une attention plus grande à l'étude des idéologies comme phénomènes géographiques. Une telle approche ne gagnerait cependant pas à être restreinte à un chapitre particulier de la géographie car, considérée comme une pratique, l'idéologie ramène aux sources vives de la géographie humaine, aux fondements matériels de la vie en société, à ce que, en somme, la notion de genre de vie essaye de recouvrir. En s'ancrant dans le tissu des rapports de l'homme à son milieu, l'étude géographique des idéologies échappe aux critiques que l'on a l'habitude de formuler contre les philosophies idéalistes à tendance spiritualiste. Mais en même temps, elle évite le mécanisme que les démarches positivistes ont tendance à promouvoir parce qu'elles détruisent l'originalité de leur objet d'investigation.

Le travail créateur des idéologies, leur mise en jeu de l'imaginaire, leur ouverture sur le nouveau sont ainsi respectés, rejoignant un souci méthodologique qui préoccupait au premier chef les fondateurs de la géographie humaine française. Leur désir

était en effet de ne pas détruire leur objet d'étude par une démarche scientifique fermée aux phénomènes d'émergence ou d'activité humaine créatrice (Berdoulay, 1981).

En outre, à voir l'idéologie de cette façon, à montrer comment elle est construite par des groupes humains en fonction des rapports qu'ils entretiennent avec leur environnement, on évite l'ambition positiviste d'éliminer les idéologies, mais aussi on replace le travail du géographe dans la pratique sociale. En ne plaçant les idéologies ni en amont ni en aval des théories scientifiques, on évite une vision linéaire, de cause à effet, liant des théories à des valeurs données non expliquées. Les travaux tels que ceux de Marcuse (1968) ou Habermas (1973) ont d'ailleurs bien montré les liens de support réciproque entre les systèmes socio-politiques et la science. Par l'analyse des paysages, des comportements et des discours, le repérage et l'étude des pratiques idéologiques est possible.

Il n'est cependant pas douteux, du moment que l'on traite les idéologies comme des phénomènes géographiques, qu'elles soient identifiées comme telles en fonction d'une théorie de ce que sont les idéologies, c'est-à-dire une théorie qui est elle-même un effet de l'idéologie qui préside à la recherche. Néanmoins, nous avons essayé de montrer qu'il était utilement possible de contourner la difficulté en voyant dans les pratiques idéologiques des traces de l'activité du sujet. Par une phénoménologie de ses pratiques, il devient possible de tirer pleinement parti de l'autonomie que l'on a reconnu aux idéologies, de façon à en évaluer la responsabilité dans la constitution et l'évolution des paysages et des genres de vie.

NOTES

¹ Cette idée fut avancée dans une communication présentée lors du Colloque franco-anglais de Cambridge (Royaume-Uni) en mars 1979. Le texte actuel en est une version considérablement remaniée, qui tient compte des développements récents ainsi que des commentaires d'évaluateurs anonymes transmis par la rédaction des *Cahiers de géographie du Québec*.

² Dans le cadre de l'histoire de la pensée géographique, voir Berdoulay, 1981.

SOURCES CITÉES

- ALTHUSSER, L. (1970) Idéologie et appareils idéologiques d'État. *La Pensée*, 151: 3-38.
 ——— (1976) *Positions*. Paris, Éditions sociales.
 ——— (1977) *Pour Marx*. Paris, Maspero.
 ANSART, P. (1974) *Les idéologies politiques*. Paris, Presses universitaires de France.
 ——— (1977) *Idéologies, conflits et pouvoir*. Paris, Presses universitaires de France.
 ——— (1980) Les sujets dans l'idéologie, in Duprat G. (éd) *Analyse de l'idéologie*. Paris, Éditions Galilée, p. 65-83.
 BAECHLER, J. (1976) *Qu'est-ce que l'idéologie ?* Paris, Gallimard.
 BALANDIER, G. (1971) *Sens et puissance*. Paris, Presses universitaires de France.
 BAREL, Y. (1973) *La reproduction sociale*. Paris, Anthropos.
 BÉLANGER, M. (1982-83) « Conscientiser » la territorialité. *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 27: 389-404.
 BERDOULAY, V. (1981) *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*. Paris, Bibliothèque nationale (C.T.H.S.).
 ——— (1983) Perspectivas actuales sobre el posibilismo: de Vidal de la Blache a la ciencia contemporánea. *Geo-crítica*, 47: 5-27.
 BERRY, B. (1973) A Paradigm for Modern Geography, in Chorley R.J. (ed.) *Directions in geography*. London, Methuen, p. 3-21.

- BONNEMAISON, J. (1981) Voyages autour du territoire. *L'Espace géographique*, 10: 249-262.
- BOURDIEU, P. (1972) *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Genève Paris, Droz.
- (1980) *Le sens pratique*. Paris, Éditions de Minuit.
- BUIIS, G. (1971) Science et idéologie, in *Les idéologies dans le monde actuel*. Paris, Desclée et Brouwer, p. 33-47.
- BUREAU, L. (1977) Des paysages, des idées et des hommes: le projet collectif de Charlevoix. *Cahiers de géographie de Québec*, 21(53-54): 187-219.
- BUTTNER, A. (1976) Grasping the Dynamism of Lifeworld. *Annals of the Association of American Geographers*, 66(2): 272-292.
- BÜTTNER, M. (1976) Von der Religionsgeographie zur Geographie der Geiteshaltung? *Die Erde*, 104(4): 300-329.
- CASTELLS, M. (1972) *La question urbaine*, Paris, Maspero.
- CASTORIADIS, C. (1975) *L'institution imaginaire de la société*. Paris, Éditions du Seuil.
- CHAZEL, F. (1980) Idéologie et crise de légitimation, in Duprat G. (éd.), *Analyse de l'idéologie*. Paris, Éditions Galilée, p. 163-177.
- CLAVAL, P. (1973) *Principes de géographie sociale*. Paris, Librairie technique M.-Th. Génin.
- (1978) *Espace et pouvoir*. Paris, Presses universitaires de France.
- (1979a) Idéologie et géographie: un essai d'interprétation. Manuscrit, 33 p.
- (1979b) Régionalisme et consommation culturelle. *L'espace géographique*, 8(4): 292-302.
- COX, K. (1973) *Conflict, Power and Politics in the City*. New York, McGraw-Hill.
- COX, K. et REYNOLDS, D.R. (1974) Locational Approaches to Power and Conflict, in Cox, K., Reynolds, D.R. et Rokkan S. (éd.) *Locational Approaches to Power and Conflict*, New York, J. Wiley, p. 19-42.
- DARDEL, E. (1952) *L'homme et la terre*. Paris, Presses universitaires de France.
- DEAR, M. (1974) A Paradigm for Public Facility Location Theory. *Antipode*, 6(1): 46-50.
- DEFFONTAINES, P. (1978) *Géographie et religions*. Paris, Gallimard.
- DUMONT, F. (1968) *Le lieu de l'homme*. Montréal, Hurtubise HMH.
- (1974) *Les idéologies*. Paris, Presses universitaires de France.
- FROSSAERT, R. (1977) *La société. Une théorie générale*. Paris, Éditions du Seuil, tome 1.
- (1983) *La société. Les structures idéologiques*. Paris, Éditions du Seuil, tome 6.
- FOUCAULT, M. (1975) *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard.
- FRÉMONT, A. (1976) *La région, espace vécu*. Paris, Presses universitaires de France.
- GEERTZ, C. (1964) Ideology as a Cultural System, in Apter, D. (ed.) *Ideology and Discontent*. New York, Free Press, p. 47-76.
- GILBERT, A. (1984) *Idéologies spatiales à Québec*. Université d'Ottawa, Département de géographie, thèse de doctorat non publiée.
- GLACKEN, C. (1966) Reflections on the Man-Nature Theme as a Subject for Study, in Darling, F.F. and Milton, J.P. (ed.) *Future Environments of North America*. Garden City (N.Y.), National History Press, p. 147-160.
- (1976) *Traces on the Rhodian Shore*. Berkeley/Los Angeles, University of California Press.
- GREGORY, D. (1978) *Ideology, Science and Human Geography*. London, Hutchinson.
- HABERMAS, J. (1973) *La technique et la science comme «idéologie»*. Paris, Gallimard.
- HARD, G. (1973) *Die Geographie, eine Wissenschaftstheoretische Einführung*. Berlin, Walter et Gruyter.
- HARDING, S.G., (ed.) (1976) *Can Theories be Refuted? Essays on the Duhem-Quine Thesis*. Dordrecht/Boston, D. Reidel.
- HARVEY, D. (1973) *Social Justice and the City*. London, E. Arnold.
- ISNARD, H. (1978) *L'espace géographique*. Paris, Presses universitaires de France.
- JANELLE, D.G. et MILLWARD, M.H. (1976) Locational Conflict Patterns and Urban Ecological Structure. *Tijdschrift Voor Economische en Sociale Geografie*, 67(2): 102-113.
- KUHN, T. (1972) *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion.
- LANDO, F. et ZANETTO, G. (1978) Geografia e percezione dello spazio, in P.E. Balboni et al *La Percezione dell'ambiente. L'esperimento di Venezia*. Venezia, Ciedart, p. 11-50.
- LAPONCE, J. (1975a) Temps, espace et politique. *Information sur les sciences sociales*, 14(3/4): 7-28.
- (1975b) Spatial Archetypes and Political Perceptions. *American Political Science Review*, 69(1): 11-20.
- LÉVI-STRAUSS, C. (1962) *La pensée sauvage*. Paris, Plon.
- LEY, D. (1977) Social Geography and the «Taken-for-Granted World». *Transactions of the Institute of British Geographers*, 2(4): 498-512.

- _____ (1980) Liberal Ideology and the Post-industrial City. *Annals of the Association of American Geographers*, 70: 238-258.
- MAFFESOLI, M. (1975) L'idéologie, sa genèse et sa duplicité. *L'homme et la société*, 35-36: 199-214.
- MARCUSE, H. (1968) *L'homme unidimensionnel*. Paris, Éditions de Minuit.
- MCCARNEY, J. (1980) *The Real World of Ideology*. Brighton/Atlantic Highlands (N.J.), Harvester Press/Humanities Press.
- MORIN, E. (1977) *La méthode*. Paris, Éditions du Seuil, tome 1.
- MORISSONNEAU, C. (1978) *La terre promise: le mythe du Nord québécois*. Montréal, Hurtubise HMH.
- RACINE, J.-B. (1977) Discours géographique et discours idéologique: perspectives épistémologiques et critiques. *Hérodote*, 6: 109-159.
- REMY, J. (1978) *Produire ou reproduire? Conflits et transactions sociales*. Bruxelles, Vie ouvrière, tome 1.
- RIOUX, M. (1978) *Essai de sociologie critique*. Montréal, Hurtubise HMH.
- SACK, D.R. (1981) *Conceptions of Space in Social Thought*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- SANTOS, M. (1978) De la société au paysage. La signification de l'espace humain. *Hérodote*: 9: 66-73.
- SOPHER, D. (1967) *Geography of Religion*. Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall.
- STODDART, D. (1967) Organism and Ecosystem as Geographical Models, in Charley, R.J. and Haggett, P. (ed.) *Models in Geography*. London, Methuen, p. 511-548.
- THOMPSON, E.P. (1978) *The Poverty of Theory and other Essays*. London, Merlin Press.
- TUAN, Y.-F. (1974) *Topophilia*. Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall.
- TURCO, A. (1982) Regione e processo: una problematica teorica. *Rivista geografica italiana*, 89: 247-272.
- _____ (1982-83) Le sens est-il un concept pertinent en géographie de la perception? *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 27: 361-387.